d'hémolyse, de la régénération chez les plantes, de phototropisme, du déterminisme chimique des caractères sexuels secondaires : recherches d'Osterhout, d'Uhlenhut, de Brooks, de Loeb, de Gareey, de Boring et Morgan. Puisse cette revue montrer la fécondité du point de vue chimique dans les études de physiologie et de biologie!

GEORGES BOHN.

LES JOURNAUX

Les mardis de Stéphane Mallarmé (Oul, 5 octobre). — *Un hommage de l'Amérique latine à la pensée française* (L'Espagne, 5 octobre.)

Dans *Oul*, M. Laurent Tailhade évoque *quelques fantômes de jadis*. Entrons avec lui dans cette maison de la rue de Rome, où chaque mardi Stéphane Mallarmé recevait, le soir, « la foule de ses admirateurs, ses familiers et ses amis ».

Des sifflets de locomotives, le halètement des trains, le vacarme des gares, seuls, déchirent le grand silence, la paix nocturne, indiquant la ville prochaine et son activité. En causant, nous gravissions les quatre étages d'une maison moderne, l'escalier assoupi, au gaz déjà baissé. Un coup de timbre, la porte s'ouvrait sur une antichambre exigüe et pleine d'ombre attenant à la salle où, chaque mardi, Stéphane Mallarmé recevait. Nul objet d'art, sinon le portrait du maître par Manet, et quelques toiles de Whistler, ne décoraient ce lieu où les hommes illustres d'hier et d'aujourd'hui vinrent tous prendre place, goûter l'entretien du pur poète que, spontanément, la gloire visitait dans son obscurité ! Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Moréas, qui portait encore son nom de palikare et s'appelait comme un bouffon d'opérette, Pappadiamantopoulos, Félix Fénéon, sarcastique et melliflu, Gustave Kahn, dont les *Palais nomades* préconisaient déjà un artiste neuf et puissant. René Ghil qui, poussant à l'extrême la doctrine de Mallarmé, s'efforçait d'obtenir avec des mots les effets de la musique et, ne redoutant pas le naufrage d'Icare, tentait de conquérir un nouveau domaine à la parole rythmée, Auguste Dorchain, talent académique, sans doute un peu dépaysé parmi les outrances, les curiosités, les recherches inquiètes de ces novateurs, étaient les hôtes habituels de Mallarmé, s'asseyaient sous la lampe autour de la table où, sur l'humble toile cirée, un verre de grog aromatique et chaleureux attendait les visiteurs. Parfois, vers le tard et les groupes formés, une portière s'écartait, livrant passage à l'apparition, toujours soudaine et quelque peu mystérieuse, d'un hôte bienvenu.

A pas furtifs, le ton descendu volontairement au-dessous du diapason vulgaire, parlant d'une voix sourde, lente, compassée, avec des gestes précieux et des mines discrètes, s'altère encore dans la mesquine redingote d'un coureur de cachets, fantomatique et ridicule ainsi qu'un personnage d'Edgar Poe, affectant une allure patricienne que démentait, par instants, son besoin de mystifier, Auguste Villiers de l'Isle-Adam faisait, chez son ami, une entrée exempte de simplicité. L'auteur de *l'Eve future*, d'*Akédisséryl* et du *Nouveau Monde*, malgré sa pompe, son emphase chateaubriandesque et l'ennui que dégage la fatigante solennité de tout prosateur qui donne

l'impression de se regarder dans la glace à chaque phrase qu'il écrit, fut un des plus parfaits champions de l'« écriture artiste ». Catholique de façade, légitimiste par besoin d'étonner « le bourgeois », Villiers n'est jamais si bouffon que lorsqu'il se drape en augure. Chez lui, Tribulat Bonhomet déséquilibre à tout moment le « prophète du passé ». Derrière l'émigré, le congréganiste, l'ultra, un Cabrion sans bonhomie et sans joie taille des basanes aux reliquaires où dorment les guanilles des vieux temps.

La grande infatuation, la manie inexorable et fondamentale de Villiers fut de croire à sa propre noblesse, d'en vouloir imposer la même créance aux moins épiphanes de ses interlocuteurs. Il en racontait volontiers la légende — plus ou moins apocryphe — dans les cafés de nuit. Héritier des royaumes de Chypre et de Jérusalem, à défaut des Lusignans éteints, il prétendait à leur trône et demandait sans rire aux puissances européennes de lui faire place *in consilio et congratione*. La chose alla si loin que, peu après l'Exposition de 1867, il sollicita de Napoléon III une audience, dans le but de faire appuyer ses droits par la diplomatie et les armes françaises. Déjà, il se voyait sur le trône de Rhodes, en grand costume de l'Ordre, comme Tartarin à bord du *Tutu-Panpan*, en simarre de pourpre, la croix de Malte à l'épaule, drapé dans le manteau de velours noir et, sauves toutefois les rengaines d'Halévy, pareil de tous points au ténor de la *Reine de Chypre*. Quels discours et quel Etat modèles ! Sans doute, on eût fait de la bonne musique chez ce prince de Monaco remontant aux Croisades — et sans recourir néanmoins à l'assistance de M. Raoul Gunsbourg.

En effet, Villiers de l'Isle-Adam chérissait la musique, en percevait les délices, en comprenait la beauté. Le premier, en France, avec Judith Gautier, Mendès et quelques autres intelligences de choix, il eut cet honneur insigne — malgré le déni de justice honteusement infligé à *Tannhaeuser* — de s'adapter à la pensée olympienne de Richard Wagner. Il fut son hôte à Lausanne et plus tard, dans cette résidence royale de Wahnfried où, comme le soleil à son déclin, le maître, « d'ans et d'honneurs chargé », vécut dans la gloire les dernières saisons de sa vieillesse. Plus tard, Villiers écrivit quelques pages dans la *Revue wagnérienne*, ce livre d'or où la jeunesse artiste de 1880 se fit honneur de collaborer, en attendant que les radotages mercantiles du vieux Saint-Saëns, les injures de l'envie et de la haine l'eussent à jamais consacré.

En même temps que Villiers, un couple étrange faisait l'étonnement des visiteurs rassemblés chez Mallarmé. Sanglé dans un frac de haute allure, peigné, lustré, verni, bagué de pierres précieuses, endiamanté comme une prêtresse de Vénus, le revers de soie éclaboussé d'un chrysanthème énorme ou d'un soleil démesuré, Oscar Wilde, flanqué de son Euryale, Alfred Douglas, pontifiait discrètement, inquiet de l'ironie amibante et moins sûr de ses effets que parmi les snobs de Londres, alors à ses genoux. En disciple fidèle, Alfred Douglas donnait la réplique à son directeur intellectuel, buvait ses paroles, ne le quittait point des yeux, « immobile et charmé », comme au cap Sunium le jeune Athénien de Laprade, écoutant les discours embaumés, recevant la doctrine de Socrate.

Lord Douglas, à présent quinquagénaire ou peu s'en faut, apporte sa contribution à la Montjoie exécration d'ordures qu'amassent l'hypocrisie anglicane, la bigoterie et le mensonge sur les restes sacrés, la tombe et la mé-

moire du poète défunt. Jamais lord Douglas n'eut meilleure occasion de garder le silence, d'éviter le nom infamant de renégat.

Si diaprée et reluisante que fût la compagnie admise de Stéphane Mallarmé, chacun faisait silence pour entendre pieusement le maître de la maison. Jamais causeur plus exquis, plus varié, plus fécond en trouvailles. Il orientait ses propos, avec un art invisible et discret, vers l'idéalité la plus haute, sans négliger pourtant de cueillir en chemin toutes les fleurs de sa riche fantaisie. En mots vivants, précis, diaphanes, exacts et lumineux, en phrases limpides comme le cristal, d'une voix un peu sourde et qui, par instants, faisait songer au timbre de Villiers, sans fatigue, ni trêve, il déroulait, trésor infini, ses nobles paradoxes. Il formulait une sagesse rare, une philosophie élégante et dédaigneuse, en axiomes imprévus. Son éloquence, tout d'abord, surprenait par la clarté. Des vers abstrus, de la prose quelquefois alambiquée et rappelant, à travers les siècles, ce que l'on reprochait à Lycophron, le poète alexandrin, de tout ce mystère qui déconcerte au premier abord le lecteur peu familiarisé avec cet art profond, aucune trace ne demeurait dans la conversation de Mallarmé. Rien de plus net, de plus direct que son discours. Le poète « aux sept clefs », de la *Prose pour des Esseintes*, d'*Hérodiade*, s'y révélait comme un héritier avantagé des Rivarol, des Chamfort, de ces maîtres qui faisaient tenir en un mot la substance d'un livre et poussèrent l'art de causer dans son intégrale perfection.

C'était un petit homme, assez trapu, avec une tête de faune et des yeux qu'emplissait la plus rare douceur. En veston gris, un éternel cigare aux doigts, il développait avec des gestes charmants et mesurés le thème qu'il avait choisi. De son intimité avec M^{lle} Beaugrand, dernière survivante de la danse classique, il avait pris le goût des belles attitudes, le sens du rythme dans la pose et dans le mouvement. Il estimait à leur juste prix, mimes, gymnasiarques et danseurs de ballets. Il avait fréquenté Paul Le-grand, seul représentant de l'*Arte muta* depuis la mort de Deburau. Et ce fut lui, sans doute, qui dirigea la curiosité de ses neveux, MM. Paul et Victor Margueritte, vers la pantomime, où leur adolescence s'exerça. Sans gesticulation inopportune, sans quitter jamais le coin de sa cheminée où, dissertant plusieurs heures et toujours debout, il jouait chacune de ses phrases, n'interrompant la période enchanteresse que pour tendre la main à quelque retardataire ou pour faire accueil aux nouveaux venus, tel apparaissait le « divin Mallarmé ». Toujours éteint et toujours rallumé, son cigare — vrai cigare de Schéhérazade — se prolongeait tout le long de la soirée et ne s'éteignait que passé minuit. On était ici entre poètes d'excellente compagnie, on ne disait point de vers, comme si, dans la serre chaude où fleurissaient les paroles du maître il eût été grossier de montrer n'importe quelles autres fleurs. Seul, Camille Saint-Saëns osait se mettre au piano pour jouer ses propres ouvrages devant l'immense poète de *Tristan* et de *Parsifal*.

Au concert Lamoureux, vers la fin de sa vie, en 1897 peut-être, je rencontrai Stéphane Mallarmé, venu seul, lui aussi, pour goûter la musique, loin des amateurs et des fâcheux. La *Neuvième Symphonie*, excellemment conduite, s'achevait. Mallarmé sortit avec moi et tous deux encore, débordant de l'émotion sacrée, il me dit :

« Voilà certes, le modèle des modèles, un type d'architecture musicale s'appliquant à tous les arts. L'ouvrage que nous venons d'entendre peut servir d'enseignement et d'exemple à quiconque rêve de créer, comme dirait Baudelaire, un beau nouveau. »

J'ai retenu le précepte et la leçon. Mais parfois je l'applique de même à l'œuvre de Stéphane Mallarmé. Car lui aussi, le magicien irréprochable, sut donner « un sens plus pur aux mots de la tribu », frayer des routes nouvelles à tous ceux dont l'orgueil répugne à suivre les chemins fréquentés et les marches triviales. Par la magie impérieuse de son art, il donne aux termes les plus communs, aux vocables quotidiens, un éclat sans pareil, une consécration d'étoile. Dans ses vers, architecture exemplaire, les « mots de la tribu » brillent et se consomment, pareils à ces métaux qui, dans l'éther pur ou quelques vapeurs mystérieuses, revêtent une sidérale incandescence et des brillants inusités. Du parler obscur, de la maison bourgeoise, perdue aux lointains de Paris (Leconte de Lisle, avec la sottise des faiseurs de mots, appelait Stéphane Mallarmé « le Sphinx des Batignolles »), un monument a surgi qui, jusqu'à la consommation des âges instruisira dans l'art des belles formes, autant que de nobles pensées, les jeunes hommes fidèles au culte sacré de l'Art et du Rythme et de la Beauté.

A mesure que le temps nous en éloigne, l'œuvre mallarméenne nous paraît plus lumineuse et plus pure, et on voudrait que les jeunes hommes viennent boire à cette source miraculeuse.

§

A propos de José-Enrique Rodo, dont on vient de nous donner les pages choisies, traduites par Francis de Miomandre, en même temps que Ventura Garcia Calderon traduisait l'œuvre du grand poète Ruben Dario, — M. Henri Chenevard écrit dans **l'Espagne** :

Tandis que les liens d'une union très étroite se multiplient entre la France et les Etats-Unis, il convient de marquer une autre solidarité qui, pour être moins apparente, unit tout aussi fortement à la France l'Amérique latine. Car si l'Amérique du Nord envoie des millions d'hommes sur notre continent, celle du Sud a gardé des affinités que le Nord, a, depuis un demi-siècle, laissé se perdre peu à peu. L'évolution intellectuelle des Etats-Unis ne s'est point poursuivie dans le sens du génie latin ; et malgré les idées, malgré les sympathies, malgré la collaboration française à leur émancipation, les Américains du Nord ont appris surtout leur culture des Anglais ; on pourrait montrer aussi ce qu'ils ont emprunté aux conceptions allemandes.

L'Amérique du Sud, au contraire, a conservé fidèlement, pieusement l'influence reçue de la France au dix-huitième siècle. En Colombie, l'inspirateur de l'indépendance nationale, Antonio Marino, avait mis en pratique les idées de Condillac. Le Venezuela avait sollicité l'appui de la France pour permettre aux Etats du Sud de s'émanciper. Bolivar, comme San Martin, avaient parcouru la France, s'étaient assimilés ses auteurs ; leur esprit s'était imprégné des idées de la Révolution. La République du Brésil s'était constituée selon les vues de Benjamin Constant. On retrouve encore

l'influence française dans la Révolution argentine de 1830. Cette influence a survécu.

Comment, menacée par le panaméricanisme ; comment, surtout, sous la marée toujours montante de l'invasion allemande, l'Amérique du Sud — latinité coupée de la latinité — est-elle restée latine et s'étant éloignée de l'Espagne, s'est-elle rapprochée de la France ? C'est peut-être un miracle, qu'explique aussi bien l'éternelle force de rayonnement français que l'incontestable supériorité d'une culture sur une autre.

L'Amérique latine s'est éloignée de l'Espagne dont elle n'a conservé que la langue, et s'est rapprochée de la France ; sa littérature est sœur de la nôtre, et Ruben Dario, s'il eût écrit en français, serait aujourd'hui un de nos grands poètes, comme Moréas. Il en avait conscience et s'attristait de n'être pas compris des jeunes sensibilités françaises.

La latinité américaine, continue M. Henri Chenevard, se fût, semble-t-il, perdue en l'absence des chefs spirituels qui l'ont conduite et protégée. Rodo fut un de ces chefs :

Il est venu à un moment où la jeunesse de son pays, désemparée, incapable de trouver sa voie, sombrait dans le décadentisme. Il lui fallait un guide : Rodo fut son maître. Il lui parla passionnément. On pourrait dire qu'à certaines heures de sa carrière, Rodo fut le Barrès de l'Amérique latine.

La jeunesse avait besoin, sinon de formules, du moins d'explications nouvelles. Il les lui donna avec une force et une simplicité convaincante. Ce qu'il lui enseigna, c'est la nécessité de se détourner de la mort, et c'est le moyen d'intensifier la vie. C'est de cultiver la beauté, de rechercher la lumière et la vérité, c'est d'aimer l'idéal — l'idéal latin, il fallait lutter contre l'utilitarisme du Nord et faire front contre l'Allemand envahissant. C'est cette partie de son programme qui nous intéresse avant tout. Et ce qui frappe, c'est, dans cet écrivain de langue espagnole, l'influence primordiale des auteurs français. Il s'est nourri d'eux — des Saint-Simon, des Lermier, des Cousin, des Jouffroy, des Sainte-Beuve, des Lamennais. Il s'est assimilé si bien ses lectures qu'on a peine, parfois, à démêler dans sa pensée ce qui a cru chez Rodo, et ce qui lui est venu de Renan, de Taine, de Renouvier, de Bergson, de Boutroux. C'est là ce qui peut nuire à son originalité.

¶ Mais quel hommage à la pensée française même dans cet éclatisme, Rodo célèbre le prestige de la « latinité souveraine » et il écrit à propos de la guerre européenne :

Ma calme raison approuve et confirme les impulsions spontanées de mon sentiment ; et sentiment et raison me portent, avec toute la force de mon âme là où je retrouve les attachements de ma race, ma conception des destinées humaines et la filiation de nos idées.

Il faudrait que la conscience latino-américaine fût inconséquente avec ses traditions foncières d'origine et d'éducation et perdît l'instinct de ses

intérêts les plus hauts pour ne pas sentir que s'exalte, en ces heures incertaines, la solidarité qui la lie à la grande nation de sa race et de son esprit qui a pour nous le triple prestige de sa latinité souveraine, du magistère intellectuel qu'elle a exercé sur notre culture et de la tradition ou liberté incarnée dans sa grande révolution, mère de la nôtre et dans l'établissement triomphal de ses institutions démocratiques. Nous avons de tout temps reconnu ces servitudes spirituelles et reporté sur la France, avec la plus grande véhémence, cette immense effusion de sympathie qui constitue l'essence ; la force et le charme de l'esprit français. Nous voyons dans les trois couleurs de Valmy et de Jemmapes le symbole de la plus forte tentative de civilisation humanitaire, libérale et généreuse que l'on ait essayé de réaliser dans le monde depuis la Rome des Antonius, et de la plus parfaite floraison de culture désintéressée, de délicatesse mentale et de goût exquis qui ait illuminé l'esprit d'une société humaine depuis l'Athènes de Périclès et la Florence des Médicis. Ah ! comme nous devons être avec le peuple qui représente tout cela, quand un coup, qui se veut mortel, le menace ; quand une attente angoissée fait que se succèdent dans notre souvenir, d'un côté les miracles guerriers de la Révolution, et de l'autre les peintures sinistres que l'imagination de Victor Hugo nous laisse de la douleur et du désespoir de « l'année terrible » !

On ne lira pas sans émotion ces lignes spontanées où s'exalte une si merveilleuse et réconfortante conception de la pensée française.

R. DE BURY.

THÉÂTRE

Théâtre Réjane : *Notre Image*, pièce en 2 actes, par M. Henry Bataille (17 octobre). — ODÉON : *Le Sacrifice*, pièce en 3 actes, par M. Henri Laudenbach ; *Monsieur Pinpin*, pièce en 1 acte de M. Alfred Machard (26 octobre).

Une pièce de M. Bataille, lorsqu'elle n'a pas la prétention d'être un chef-d'œuvre et, par suite, ne peine pas après l'étrangeté, a bien des chances d'être bonne, mais dépourvue d'originalité. L'incontestable talent dramatique de l'auteur de **Notre Image**, s'il est tenu en bride et ne s'abandonne pas à la déraison d'une sensibilité souvent factice et qui veut être littéraire, nous assure d'une soirée pour le moins agréable, d'émotion facile et ayant cours partout. C'est le cas pour la pièce que représente en ce moment le Théâtre Réjane. *Notre Image* ! Est-ce celle que nous nous faisons de nous-même ; celle que les autres voient ou se font de nous ; celle que, cédant aux regards de tous l'image que nous pensons la seule exacte, nous croyons leur montrer ; celle qui fut aux jours de notre jeunesse ? Est-ce celle de notre visage ou celle de notre âme, parfois combien différentes ? Il semble que, dans la pièce de M. Bataille, ce soit un peu tout cela à la fois. Je dis : un peu, car ces divers conflits de représentation d'une vérité autant métaphysique que physique, ne sont qu'ébauchés, et le fond de *Notre Image* est bien plutôt le conflit de deux égoï-